

(...) Cette idéologie nébuleuse, pour laquelle tout est violence plus ou moins déguisée, est venue des campus américains, et ce qu'il y a d'assez comique dans le fait qu'elle arrive maintenant en France, c'est qu'elle est pour l'essentiel nourrie de ce qu'on appelle aux USA la « *French Theory* ». Les vedettes de cette école de pensée comme Judith Butler, star des *genderstudies*, pratiquent allègrement le *name dropping* : il n'est pas une page de celle-ci où l'on ne rencontre en quelques lignes les noms de Blanchot, Foucault, Derrida, Levinas, Deleuze, Ricœur, Barthes, Bourdieu et quelques autres, sans oublier Austin, Searle, Hjelmslev ou Greimas. A chaque fois, leurs noms sont convoqués en vrac, comme s'ils avaient tous été d'accord, sans aucun souci des désaccords parfois importants qui se sont élevés entre eux et dont M^{me} Butler n'a pas l'air de se douter. Le gloubi-boulga intellectuel qui en résulte ne tient pas la route une seconde si l'on a un peu étudié la philosophie ou la linguistique, mais il impressionne ceux qui aiment les mots compliqués. Il ne devrait pas impressionner en France, puisqu'il est une bouillie mal digérée des problématiques novatrices élaborées par les grands intellectuels de la deuxième moitié du siècle dernier ; mais les universitaires français d'aujourd'hui les ont en fait à peine lus. Ils sont en revanche idolâtres de tout ce qui vient des Etats-Unis, même si, passées à la moulinette américaine, les positions de nos philosophes d'hier sont devenues méconnaissables. N'ayant guère le niveau suffisant pour lire Derrida, Levinas ou Deleuze, pas mal de jeunes universitaires français sont soulagés d'en rencontrer une version simplifiée qui leur donne l'illusion d'avoir assimilé l'essentiel de leur pensée : tous ont dénoncé une même oppression, l'insoutenable violence multiforme qui a structuré la société occidentale depuis l'empire romain (aux USA, on s'en prend maintenant aux études grecques et latines, coupables d'avoir assuré la domination du mâle blanc, et l'on réclame l'éradication du peu qui en reste). Cette eau de bidet à peine tiède fait aux jeunes et moins jeunes âmes avides de sensations fortes l'effet d'un acide capable de décaper la façade mensongère de toute notre culture.

Le jargon qui en résulte n'est pas fait de concepts : c'est une langue de bois. Ce sabir rappelle le jargon des marxistes, à ceci près qu'au moins le marxisme était une philosophie cohérente, alors que nous avons ici affaire à un ramassis de mots picorés à droite, à gauche, mis là juste pour donner un semblant d'assise intellectuelle à une posture pseudo-révolutionnaire qui prétend dénoncer partout l'oppression des forts sur les faibles, les forts n'étant plus définis par la détention du capital mais par la naissance: l'homme blanc, fut-il un

prolétaire, est le nouvel épouvantail de cette pensée qui a su réintroduire et légitimer une sorte nouvelle de racisme auquel on n'avait pas encore songé. Le racisme de droite était vilain, le racisme de gauche est tout nouveau, tout beau : c'est le racisme des anciens colonisés contre les anciens colonisateurs. Vous n'avez aucune sympathie pour l'histoire coloniale ? Si vous êtes Blanc, le mieux que vous puissiez faire est de reconnaître que vous portez la culpabilité des horreurs commises par votre race, à la manière dont la théologie chrétienne accable l'être humain de l'héritage du péché originel, et qu'en outre toute votre vie est faite de privilèges inconscients venus de cette époque.

Tout est vu à ce prisme, et pas seulement l'histoire coloniale : la science occidentale étant par exemple le produit de savants qui, depuis Archimède et Euclide, furent essentiellement des hommes de race blanche, elle n'aurait, selon cette pensée, dégagé aucune vérité universelle, mais représenterait seulement un instrument de domination des faibles par les plus forts. On assurera désormais la promotion d'une physique ou d'une chimie féminines et racisées. Je n'invente rien. Ne venez pas expliquer, si vous êtes un Blanc, que la complexité rythmique et mélodique des musiques traditionnelles africaines ou les grandes épopées orales des griots vous passionnent (c'est mon cas), ou que vous êtes fasciné par la richesse que représente le fait que dans la langue navajo les verbes puissent prendre plusieurs milliers de formes tant la conjugaison de cette langue martyrisée est capable d'exprimer de nuances : vous serez accusé de vouloir d'autant plus récupérer ces trésors. En effet, les chercheur.e.s noir.e.s ou apaches sont bien sûr seul.e.s compétent.e.s *et surtout légitimes* pour les étudier.

Je viens d'employer à dessein l'écriture inclusive, cette invention graphique imprononçable par laquelle on est censé donner à entendre (ou plutôt à voir) que, désormais, dans une langue comme la nôtre, le masculin ne « l'emportera » plus jamais sur le féminin (le genre étant, je l'ai dit, substitué au sexe mais aussi confondu avec lui). Nos hommes politiques avaient bien compris qu'il fallait ouvrir leurs discours par « Françaises, Français », puisqu'il y a plus d'électrices que d'électeurs. Désormais, ils devront commencer par : « Français.e.s ». Cela s'écrit mais ne se lit pas ? Peu importe. Ce qui compte, c'est de donner un gage d'appartenance au clan, et de bien montrer qu'on défigure la langue (nationale, donc haïssable). Les universités de France sont ainsi d'ores et déjà massivement passées à l'écriture inclusive. Une

de leur mission était de transmettre et d'enseigner la langue française ? Elles sont maintenant ivres de bonne conscience à l'idée de la détruire, ou de la remplacer par l'anglais.

(...)

Extrait de Jean-Yves Masson : « Le monde enchanté de l'émancipation – ou comment on recrute un professeur de philosophie », *L'Atelier du roman* n°105, juin 2021 – « Philip K. Dick, La science comme fiction, l'humain comme réalité » (éditions Buchet-Chastel).